



**HAL**  
open science

# Une propagande dialogique ? La presse jeune communiste et la culture jeune dans les années 1960

Jedediah Sklower

► **To cite this version:**

Jedediah Sklower. Une propagande dialogique ? La presse jeune communiste et la culture jeune dans les années 1960. *Sociétés & Représentations*, 2023, 55, pp.273-294. 10.3917/sr.056.0273. hal-03996482

**HAL Id: hal-03996482**

**<https://hal.science/hal-03996482>**

Submitted on 14 Nov 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



PUBLICATIONS DE LA SORBONNE

# Une propagande dialogique ?

La presse jeune communiste et la culture jeune dans les années 1960

Jedediah Sklower

DANS SOCIÉTÉS & REPRÉSENTATIONS 2023/2 (N° 56), PAGES 273 À 294

ÉDITIONS ÉDITIONS DE LA SORBONNE

ISSN 1262-2966

ISBN 9791035109035

DOI 10.3917/st.056.0273

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2023-2-page-273.htm>



**CAIRN.INFO**  
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de la Sorbonne.**

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Jedediah Sklower

# Une propagande dialogique ?

## La presse jeune communiste et la culture jeune dans les années 1960

---

Si l'on conçoit l'idéal-type d'un discours totalitaire « à l'état pur » émis par un pouvoir reposant sur la terreur, celui-ci tend vers l'autarcie intellectuelle et la surdité vis-à-vis de toute voix autre, réduisant l'auditeur à la passivité. Pourtant, une certaine orientation dialogique affecte tout discours<sup>1</sup>.   cet égard, la propagande communiste française n'est pas un bloc, pas plus que ne l'est « la » culture rouge. L'histoire du phénomène communiste français est marquée par l'alternance de phases de fermeture et d'ouverture idéologiques, mais dès les années 1920, pendant la phase « classe contre classe » – l'une des plus sectaires de l'histoire du parti – les municipalités rouges, à leur échelle, démontraient toute l'« intelligence baroque<sup>2</sup> » de leur propagande, en dialoguant avec les cultures ouvrières et immigrées des citoyens auxquels elles s'adressaient. Dans ce « communisme aux couleurs du local<sup>3</sup> », l'hybridation prenait appui sur l'échange direct avec des cultures encore fortement ancrées dans des identités héritées, malgré les différents d racinements. En réalité, toute propagande est plus ou moins dialogique, mais qu'elle soit marquée par la culture de ses destinataires ne signifie pas pour autant qu'elle leur cède du terrain – elle est simplement au moins tout aussi rusée et « braconni re » qu'eux. « Dialogique », alors, pourrait n'être que la qualification optimiste ou bienveillante d'un phénomène que d'autres nommeront « démagogie », « instrumentalisation » ou encore « folklorisme ». La propagande

1. Mikha l Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978, p. 97-104.

2. Michael Hastings, « Les filigranes du communisme français », dans Daniel Cefai (dir.), *Cultures politiques*, Paris, PUF, 2001, p. 320.

3. Michael Hastings, *Halluin la Rouge, 1919-1939. Aspects d'un communisme identitaire*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1991, chap. ix. Sur ces questions, on pourra également consulter, par exemple, les travaux d'Annie Fourcaut ou d'Emmanuel Bellanger.

stalinienne n'eut-elle pas, elle aussi, par phases, recours au compromis avec divers traits de la culture populaire russe ? Sa doctrine n'est-elle pas également le fruit d'une sédimentation idéologique nécessairement hybride ?

Cet article<sup>4</sup> s'intéresse à certaines contradictions de la propagande jeune communiste à l'époque où se croisent deux conjonctures, l'une d'ordre politique, l'autre d'ordre culturel. Les transformations de la situation internationale (mort de Staline, rapport Khrouchtchev, crises en Europe de l'Est) et nationale (crise algérienne, avènement de la V<sup>e</sup> République) forcent le PCF à réviser sa stratégie de conquête du pouvoir, dans le sens, notamment, d'une ouverture à d'autres forces sociales, dont « les jeunes » des classes moyennes. Par ailleurs, intimement lié à ce qui précède, l'échec de la culture rouge de guerre froide – le jdanovisme – et la montée d'une « culture jeune » sous influence américaine obligent le mouvement communiste à faire un travail similaire dans le domaine culturel. Qu'en est-il de ce « dialogisme » lorsque l'élément exogène que l'on cherche à incorporer est tout le contraire d'une culture rouge : un divertissement individualiste, capitaliste, standardisé et américain ?

Réorientant ses discours et son dispositif culturel dans le sens des loisirs jeunes à partir du milieu des années 1950, la Jeunesse communiste (JC) opère en mai 1963 un tournant spectaculaire en créant le magazine *Nous les garçons et les filles* (NGF), qui imite plusieurs recettes des magazines jeunes tout en multipliant les critiques métajournalistiques à l'encontre de ce modèle, une stratégie contradictoire et entravée que nous nommons « mimétisme agonistique ». Nous nous concentrerons sur certaines des formes prises par ce phénomène dans le discours jeune communiste : l'hybridation de sa presse, l'invention d'un « nous » jeune communiste concurrençant celui des « copains », et le dispositif interlocutif mis en scène dans le courrier des lecteurs<sup>5</sup>.

4. Nous avons étudié différents fonds communistes déposés aux Archives départementales de Seine-Saint-Denis (AD93). Outre les différents organes de presse cités, nous avons (dans le cadre de notre thèse) compulsé ceux du Mouvement jeunes communistes de France (MJCF) et de la Commission jeunesse du PCF (dont nous avons réalisé l'inventaire), secteur en charge des rapports entre le parti et ces unions, particulièrement à partir des années 1960. Nous avons également étudié les fonds de quelques dirigeants, particulièrement Roland Leroy, responsable du secteur jeunesse à partir de 1962, puis à la section des intellectuels et de la culture à partir de 1967. Pour plus de détails, voir Jedediah Sklower, *Le gouvernement des sens. Militantisme jeune communiste, médias et musiques populaires en France (1955-1981)*, thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication, sous la direction d'Éric Maigret, université Paris 3 Sorbonne Nouvelle, 2020, 852 p., ici p. 116-125 ; Guillaume Roubaud-Quashie, « Les jeunes communistes en cartons : les archives centrales des organisations de jeunesse communistes françaises », *La Gazette des archives*, n° 235, 2014, p. 59-74.

5. Ce courrier n'a pas été conservé par le MJCF, et on sait que celui qui était publié dans la presse communiste était parfois, si ce n'est souvent, forgé. Plus qu'une analyse de contenu, nous nous penchons sur les fonctions de la rubrique dans cette presse et l'énonciation multiple qu'il met en scène.

## L'hybridation de la presse jeune communiste

La décision de lancer *Nous les garçons et les filles* est prise après des années de réflexion sur la nature du mouvement et d'hésitations sur le rapport, depuis l'après-guerre, des JC à la masse des jeunes. Lors d'une réunion du Bureau politique (BP) de décembre 1962, la direction du PCF réaffirme sa conception de la JC : une organisation de masse, pas « un parti communiste de jeunes », c'est-à-dire une élite militante coupée de la jeunesse non conscientisée et dont l'enthousiasme révolutionnaire pourrait se traduire en velléités d'autonomie, à l'instar des troubles vécus à l'Union des étudiants communistes (UEC) à la fin des années 1950. Dans un contexte de prospérité et de paix, et alors que le mouvement communiste cherche à dépasser sa « “fonction tribunitienne” au profit d'une “fonction gouvernementale” qui se traduit notamment par la relance de l'unité avec les partis de gauche<sup>6</sup> », le Mouvement de la jeunesse communiste de France (MJCF) doit proposer un visage plus accueillant. Le premier numéro de *NGF* paraît le 1<sup>er</sup> mai 1963 ; les manifestations traditionnelles sont l'occasion d'une grande vente inaugurale, précédée d'une campagne d'abonnements qui « pulvérise » les chiffres de vente des organes précédents réunis (Ill. 1). L'ensemble du mouvement est mobilisé, à tous les échelons, pour soutenir le démarrage du nouvel organe, avec de nombreux galas, fêtes et rassemblements.

L'exemple des magazines jeunes et notamment de leur principal représentant depuis l'été 1962, *Salut les copains* (SLC), influence d'emblée la ligne *NGF* : « Jeune, joyeux, moderne, il s'inspirera résolument de la forme de “Salut les Copains” et autres mensuels de même nature », comme le note un document du fonds Roland Leroy (FRL)<sup>7</sup>. Lors d'une réunion des responsables à la jeunesse de la fédération de Paris en 1964, un intervenant affirme nettement que la « Jeunesse communiste doit remplacer Europe n° 1<sup>8</sup> », tandis que dans un autre document, le journal est présenté comme n'étant « ni SLC, ni L'Humanité-dimanche [mais] un peu des deux<sup>9</sup> ». En quoi consiste ce compromis ? Un premier point concerne le rôle de l'image. Certes, la culture et l'imaginaire communistes sont fondés sur une solidarité historique « entre la linotype et

6. Frédérique Matonti, *Intellectuels communistes. Essai sur l'obéissance politique. La Nouvelle Critique (1967-1980)*, Paris, La Découverte, 2005, p. 30.

7. Roland Leroy, note « Le mensuel de la jeunesse », 7 février 1963, AD93, FRL, boîte « NGF », non cotée (soulignement d'origine).

8. Notes manuscrites, dossier « Réunion des responsables jeunesse », 7 novembre 1964, AD93, FRL 263 J 32.

9. Lettre manuscrite du 8 février 1963, AD93, FRL, boîte « NGF », non cotée.

# GRACE A EUX

Ce mois-ci, des milliers d'entre vous lisent NGF pour la première fois. Et cela, grâce aux amis du journal. A ses meilleurs amis que sont les adhérents de la Jeunesse Communiste qui se sont mis à la tâche ce mois-ci avec une vigueur accrue pour que vous soyez nombreux à avoir ce journal entre les mains.

Pourquoi le font-ils ? Y avez-vous pensé ? Pourquoi grimpent-ils les étages pour vous proposer NGF ?

Pour vendre un journal ? Ils ne le feraient pas pour n'importe lequel. Mais celui-là, c'est le leur. Celui de la Jeunesse Communiste. En même temps que le vôtre.

Grâce à eux. Alors, vite, dites-nous qui d'entre eux est le meilleur ami de NGF. Et devenez-le à votre tour.

C. L.



## ALAIN MALBRANQUE, à SAINT-DENIS

Je suis allé vendre « N.G.F. » avec des copains dans la cité, chez les clients. Un beau jour, j'ai décidé de monter un cercle dans ma cité, j'ai convoqué des copains pour venir à la réunion, on était neuf. J'étais très content. Le mois d'après on a fait une grande vente de masse dans la cité : on en a vendu 55.



## CLAUDE ROUQUET, à CHAMALIERES

On nous avait donné à quelques jeunes une cinquantaine de numéros de « N.G.F. » que nous avons distribués à l'école où nous étions. Ce qui a permis de faire connaître « N.G.F. » à quelque 2 ou 300 jeunes. Je dois dire que depuis je n'ai eu de leur part que peu de critiques pour notre journal.



## CLAUDE BOUCHEZ, de VILLEJUIF, dont la candidature nous est proposée par le secrétaire des Jeunesses Communistes de Villejuif, Bernard SARTON

Claude Bouchez à lui tout seul, vend régulièrement plus de 20 « N.G.F. » chaque mois, et il se propose de multiplier sa vente par trois au mois de novembre. Nous pensons que dans notre ville il sera suivi par de plus en plus de camarades.



## JOE GONDAL, SAINTE-GENEVIÈVE-SUR-ARGENCE (12)

Je suis très content de vous annoncer que j'ai fait vendre au moins 70 exemplaires de « N.G.F. », je l'ai fait acheter à des camarades.



## JEAN-MARC LAURENT, à CALAIS

Voici comment j'ai fait connaître « N.G.F. » autour de moi. C'était en septembre 1965. « Nous les Garçons et les Filles » paraissait avec un très grand reportage Adamo. Mes copains et copines sont de très grands admirateurs d'Adamo. J'ai fait connaître « N.G.F. » à mes onze camarades en disant qu'il y avait dans le magazine de très belles photos inédites et un grand reportage sur Adamo. Ils ont acheté le journal et l'ont trouvé très intéressant. Depuis, huit copains sur onze achètent régulièrement votre magazine.

3

### III. 1. Les « amis de NGF » : la mise en scène de l'émulation militante.

Avec le recrutement, la « diff » est l'activité primordiale des cercles et foyers jeunes communistes. La presse met en scène les efforts de militants modèles, qui annoncent leurs records de ventes et l'accueil favorable réservé au mensuel du MJCF (NGF, n° 41, novembre 1966). Sur le dispositif de presse jeune communiste et le rôle que joue sa diffusion dans le gouvernement des pratiques militantes, voir Jedediah Sklower, « Un "organisateur collectif" : la presse et la governmentalité jeunes communistes en France », 20 & 21. *Revue d'histoire*, n° 155, 2023, p. 117-134. DOI : 10.3917/vin.155.0117.

Jedediah Sklower, « Une propagande dialogique ? La presse jeune communiste et la culture jeune dans les années 1960 », *S. & R.*, n° 56, automne 2023, p. 273-294.



la société sans classes<sup>10</sup> », mais l'ère des copains, c'est celle de l'offset et de la photocomposition. Le PCF et le MJCF prennent acte du fait que tant de « nos fils et de nos filles font leurs devoirs en écoutant "Europe n° 1", "SLC", ce qui ne vaut sans doute pas grand-chose pour les devoirs, mais n'en est pas moins un fait, qu'on l'approuve ou le condamne<sup>11</sup> ».

Une note de mars 1963 précise les données techniques de la nouvelle mouture : « Format 21 × 27, impression héliographique, recto, une couleur d'accompagnement avec une couverture en encart en quadrichromie. Il sera composé d'environ 50 % texte et 50 % gravures<sup>12</sup> » (Ill. 2), dont des reportages photographiques « sérieux » inspirés des *news magazines* et d'autres dédiés aux stars, sans oublier le poster central. Le format de *L'Avant-garde (LAG)* et de *Filles de France (FdF)* était celui des quotidiens, là où celui de *NGF* se calque sur le A4 des magazines. Multiplier les images et recourir à la couleur et au papier glacé n'allaient pas de soi pour des militants communistes, et encore moins pour des journalistes et intellectuels cultivant l'austérité du texte – sans mentionner les coûts supplémentaires engendrés. Le partage communiste des sens et des médias associait l'émancipation à l'écrit et les autres sens à des diversions potentiellement aliénantes.

Si l'on condamne encore de nombreuses facettes de la culture de masse américaine et de ses épigones français, on ne s'interdit donc pas d'en emprunter certaines techniques. Dans une note préparatoire portant sur le lancement de *NGF*, Roland Leroy envisage des interviews « très diverses : champions, artistes, chanteurs, musiciens de jazz, militant syndical, jeune député, etc. », et même la possibilité de faire appel à « un certain "sensationnel"<sup>13</sup> ». Le journal devait évoquer « toutes les questions qui passionnent la jeunesse (technique, sports, jazz, école, métier, armée, amour, etc.) » et ne « pas craindre de parler de sujets inhabituels dans nos journaux mais le faire d'une manière saine, optimiste<sup>14</sup> ». Les membres de la rédaction doivent donc faire un pas en direction de la jeunesse, aller contre leurs propres habitudes journalistiques, qu'il s'agisse des thèmes abordés, des interviews ou du ton employé. Cela va plus loin encore : une note préparatoire insiste sur le fait qu'il faut « bannir les

10. Régis Debray, *Introduction à la médiologie*, Paris, PUF, 2000, p. 160.

11. Pierre Durand, « Ce que lisent les garçons et les filles », coupure de presse de *L'Humanité*, sn, s.d., AD93, FRL, boîte « NGF » non cotée.

12. « Note en vue de la réunion du 5 mars sur la nouvelle publication de la jeunesse "NGF" », AD93, FRL, boîte « NGF » non cotée.

13. « Note en vue de la réunion... », doc. cité.

14. Roland Leroy, note « Le mensuel de la jeunesse », 7 février 1963, AD93, FRL, boîte « NGF », non cotée (soulignement d'origine).



### III. 2. L'évolution des couvertures de *NGF*.

Johnny et Sylvie (n° 3, juillet-août 1963), Françoise Hardy (n° 31, décembre 1965), Gagarine (n° 52, novembre 1967) et le retour aux luttes (n° 65, mars 1969), à partir de 1966. On note qu'alors, un logo pudique et stylisé a remplacé le titre complet.



grands articles politiques, les “thèses” [...]. Mais, conserver évidemment une ligne juste », notamment en traitant « les thèmes qui contribuent à développer l'idée de la Paix et de l'Amitié entre tous les jeunes du monde ». L'imitation de la forme et du contenu de *SLC* rend impérieux le rééquilibrage par des éléments idéologiques traditionnellement attribués à la jeunesse.

Il faut comme toujours partir de la situation concrète et s'appuyer sur les formes louables d'investissement dans la culture de masse, car c'est « sur ce terrain aussi », celui défini par cette « industrie de mystification sociale », que « s'engage et se poursuit la lutte des classes ». Il ne s'agit pas seulement d'imiter les productions de l'adversaire ou de ne se battre que sur son terrain. Il faut une culture non pas pure de toute sensorialité, mais « qui s'adresse aux sens comme à l'intelligence, à l'œil et à l'oreille aussi bien qu'au cerveau ». C'est une lutte de classes menée au cœur de la production industrielle d'œuvres et de significations – une forme de lutte « contre-hégémonique », qui rejette tout purisme. Bien sûr, cette manière de s'adapter à la culture jeune ne doit pas se substituer aux questions sociales. S'il est « utile » de « parler des artistes en vogue<sup>15</sup> », il faut toujours aussi « parler de la vie réelle des jeunes<sup>16</sup> » – quitte à le faire par des détours, en authentifiant les vedettes (musique, cinéma, sport<sup>17</sup>) par leurs origines sociales populaires et en les requalifiant en travailleurs exploités et aliénés par leur statut symbolique, pour décaper la couche mystificatrice du spectacle. Les choses sont évidemment plus simples pour les compagnons de route (Ill. 3).

La tactique agonistique mise en place pendant quelques années par *NGF* vis-à-vis du phénomène yéyé s'écarte bien sûr des normes esthétiques de la période jdanovienne. Elle part du principe que les affects qui président à l'investissement des jeunes dans la culture de masse sont positifs, qu'ils représentent un matériau malléable pouvant accueillir une orientation communiste. La propagande doit faire feu de tout bois : on peut réorienter ces affects vers de bonnes œuvres, ou bien partir du tout que constituent les pratiques, les goûts et les affects positifs des jeunes et par conséquent modérer les prescriptions heuristiques (le tri dans ce que l'on peut consommer ou non) pour se concentrer sur les dimensions herméneutiques (les significations qu'il faut en tirer) et éthique (ce qu'il faut faire de cette énergie, des aspirations qu'elle porte).

15. Notes manuscrites, dossier « Réunion des responsables jeunesse », 7 novembre 1964, AD93, FRL, 263 J 32.

16. Notes « Après réunion des responsables à la Jeunesse », 7 novembre 1964, AD93, FRL, 263 J 32.

17. Jean-Marc Lemonnier, « *Nous les garçons et les filles* (1963-1969). Revue jeune et valeurs sportives traditionnelles », dans Michaël Attali et Évelyne Combeau-Mari (éd.), *Le sport dans la presse communiste*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, p. 257.

En cultivant un imaginaire et des pratiques jeunes « apolitiques », l'appareil médiatique capitaliste divise le corps social selon des lignes générationnelles, niant les clivages réels qui associent une majorité de la jeunesse, féminine comme masculine, au sort de la classe ouvrière. Cette lutte de classes médiatique révèle la hantise communiste du dévoiement de la jeunesse, du divertissement sans but, qui ne contribue pas à son épanouissement culturel et à sa conscientisation politique. Cette crainte est d'autant plus forte qu'est puissante la montée de la culture des copains. Elle pousse donc le MJCF à redessiner les contours du « nous » jeune communiste, à élargir le spectre des destinataires de sa presse, en changeant de dispositif énonciatif et interlocutif. C'est ce que nous allons voir en examinant le rôle du courrier des lecteurs et des éditoriaux.

## Le « nous » jeune communiste

Que recouvre l'identité « jeune communiste », dans notre période ? Quelle image de la jeunesse convoque-t-on pour la mobiliser ? Dominique Labbé a étudié les trois grands paradigmes utilisés par les communistes pour se désigner, dans les résolutions politiques des congrès du PCF, entre 1961 et 1979 :

- il y a le Parti, qui apparaît surtout dans des discours « institutionnels », où l'énonciateur se confond avec l'organisation, transcendant ses membres ;
- le « nous, les communistes », dans les discours de nature plus fusionnelle, qui s'affirme aux dépens de « parti », moins centré sur l'organisation et sa hiérarchie ;
- « la classe ouvrière », « prédicat universel et intemporel » dans les discours à dominante « sectaire<sup>18</sup> ».

La situation est différente en ce qui concerne la jeunesse. Tout d'abord parce que l'entité « JC » est moins stable que le PCF, qui se revendique dès l'origine comme le parti de la classe ouvrière, là où la première est constituée de plusieurs « unions », regroupées en 1956 en un « mouvement ». Le premier terme connote le rapprochement d'éléments à l'origine épars, la concorde, l'harmonie du tout ainsi formé, la communauté ; le second, l'activité, l'animation, là où « parti » renvoie plus clairement à l'idée d'organisation, de hiérarchie, de gouvernement. La classe ouvrière est bien relativement homogène

18. Dominique Labbé, « Nous, les communistes », *Mots. Les langages du politique*, n° 10, 1985, p. 133-146. DOI : 10.3406/mots.1985.1188.



Ill. 3. La vedette rouge : Jean Ferrat, pendant sa tournée à Cuba (été 1967).

Ferrat était parti avec le journaliste et photographe Jean Texier, qui est notamment l'auteur de la fameuse photographie « Ici on noie les Algériens » prise après le massacre du 17 octobre 1961 (NGF, n° 53, décembre 1967).

aux yeux du PCF, contrairement à la jeunesse, qui ne constitue justement pas une « classe ». Avant les années 1960, sa définition sociale de la classe ouvrière reste assez figée ; ce n'est qu'avec la perception et la reconnaissance des transformations de l'économie et de la société françaises, les débuts de l'*aggiornamento* et leur écho au sein des théories et des représentations du PCF à ce sujet que les lignes se déplacent. Il résulte de ces différences, dans les colonnes de la presse jeune communiste ou dans les discours de notre période, que nous croisons presque exclusivement des formules inclusives (« les jeunes », « la jeunesse », « la jeune génération », « l'ensemble de la jeunesse », ou encore « les garçons et les filles »), qui ne précisent que rarement l'identité sociale ou professionnelle de cette jeunesse, du moins lorsqu'il s'agit de l'interpeller.

Au sein de la presse jeune communiste, l'abandon de *FdF*, de *L'Avant-garde rurale* (*LAGR*), de *LAG* et d'*Avenir* et leur remplacement par *NGF* disent le rassemblement de toute la jeunesse, indépendamment du sexe, du milieu socio-géographique ou du niveau scolaire – même si les unions, elles, restent séparées – ; ce sera le cas jusqu'en 1974 (à l'exception de l'UEC). Avec *NGF*, malgré quelques rubriques ponctuelles destinées à telle ou telle sous-catégorie, « toute la jeunesse doit y trouver son compte<sup>19</sup> » et il ne peut donc pas être découpé en sections spécifiques. Ce que dit d'abord ce « nous les garçons et les filles », c'est qu'il y a bien « une » jeunesse à laquelle on peut (et doit) s'adresser. Reconnaissance en demi-teinte : dans leurs discours, leurs articles, leurs rapports, les représentants du MJCF n'ont, encore une fois, cessé de nier la réalité d'une « classe jeune » qui aurait des intérêts et une culture bien distincte des classes sociales auxquelles ses différentes fractions appartiennent. Ensuite, l'organe des étudiants, lui, garde son indépendance. Il y a là, lié aux questions d'inégalité de capital culturel et politique, le signe d'un traitement plus paternaliste des adolescents, auxquels on peut imposer plus facilement un changement de visage et d'appellation, quand l'UEC, tout en étant réprimandée et normalisée de façon bien plus bureaucratique, conservait certaines prérogatives symboliques<sup>20</sup>.

Il y a un contraste évident entre les différents titres de cette presse. Avant 1963, d'abord, *LAG* et *LAGR* partageaient le même concept là où l'organe féminin, lui, s'adressait explicitement aux « filles de France », réunies dans la jeune « Union des femmes françaises » (UFF), héritage de l'accent mis sur l'ancrage national du PCF après l'abandon de la stratégie « classe contre classe », ainsi que de certaines partitions genrées de l'avant-guerre – les garçons ne sont pas désignés comme tels, et l'on ne choisit pas pour titre *L'Avant-Garde féminine*. Il faut néanmoins rappeler à ce propos que la création de l'Union des Jeunes filles de France (UJFF), en 1936, n'avait pas pour but de ségréguer les jeunes filles, mais de rompre avec certaines entraves à leur engagement et à leur promotion dans le parti – la mixité étant l'un des facteurs en jeu –, et que le PCF était en la matière loin d'être une force réactionnaire sur l'échiquier politique. Le contraste entre les deux groupes auxquels renvoient le concept d'avant-garde et ce « nous les garçons et les filles » tient à plusieurs inflexions. D'un côté, une notion héritée de la tradition révolutionnaire, importée – avec d'autres – du champ lexical militaire, porteuse d'une

19. Roland Leroy, note « Le mensuel de la jeunesse », 7 février 1963, AD93, FRL, boîte « NGF », non cotée.

20. Frédérique Matonti, « *Nous les Garçons et les Filles*. Un cas limite de réception présumée politique », dans Isabelle Charpentier (dir.), *Comment sont reçues les œuvres. Actualités des recherches en sociologie de la réception et des publics*, Grane, Créaphis, 2006, p. 161.

mythologie révolutionnaire et qui renvoie à toute une série de partages et de hiérarchies de compétences, de degrés de conscience et de volonté révolutionnaires. De l'autre, l'intertexte des variétés : il y a le premier 33 tours de Johnny Hallyday, « Nous les gars, nous les filles », avant son départ de la maison Vogue (1961) et bien sûr le titre plus récent de Françoise Hardy (« Tous les garçons et les filles de mon âge »). N-G-F fait par ailleurs écho au triolet S-L-C. Enfin, l'insistance sur le sexe renvoie à cet « âge tendre » du flirt.

L'identification politique et sociale peut sembler dissoute aux yeux de celles et ceux qui tiennent aux symboles. Mais si ce « nous » est une reprise de la manifestation de plus en plus ostentatoire de la culture et de l'identité jeunes, il est également un « nous » communiste, un « nous » qui continue à s'opposer à un « eux » (comme à l'indistinction sociale d'un « tous »). Il est ensuite une ligne politique à destination de ces déçus éventuels, donnant des indications sur le modèle d'organisation objective du MJCF, qui est consubstantiellement lié à l'étendue des destinataires de sa propagande, que la presse militante professionnelle ou les réponses au courrier des lecteurs n'aient cessé de rappeler. Ce « nous » s'adresse donc aussi bien aux jeunes adeptes de la culture yéyé qu'à l'avant-garde qui croit à tort pouvoir militer en restant séparée des masses. Il doit performativement constituer le nouveau visage et la nouvelle alliance du MJCF des années 1960, en s'adressant à de nouveaux groupes et en produisant des nouvelles formes de propagande et de communion politique : il est un outil du « gouvernement des sens » jeune communiste<sup>21</sup>.

Pour qu'il s'enracine, le MJCF ne peut plus se contenter de proclamer unilatéralement une identité jeune communiste univoque. L'essor des médiacultures d'après-guerre au sein de l'ensemble de la jeunesse est renforcé par la porosité de l'ethos discursif<sup>22</sup> des journalistes et des présentateurs et présentatrices de radio aux aspirations et aux manières jeunes de les exprimer, ainsi qu'à l'espace accordé à la parole de ces jeunes et aux séquences de dialogue (courrier des lecteurs, émissions de radio). Mais le PCF et le MJCF ne sont pas des forums iségoriques : le centralisme démocratique est loin de prôner un partage égalitaire de la parole et encore moins avec une masse non encore consciente ou formée politiquement.

L'affirmation de ce « nous » passe par la critique de celui, mielleux et insidieux, de l'adversaire. En avril 1963, Robert Lechêne publie un article dans *L'Humanité-Dimanche* (L'HD) annonçant le lancement de *NGF*. Son titre préfigure déjà les maladroites contorsions communistes vis-à-vis du phénomène

21. Jedediah Sklower, *Le gouvernement des sens...*, thèse citée.

22. Ruth Amossy, *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*, Paris, PUF, 2010, p. 16, 35-37.



yéyé : « Pour une jeunesse plus jeune, plus sensible, qui aime twister mais qui a ses soucis » – le divertissement ne saurait jamais transcender la réalité de la lutte de classes. L'article est une critique en règle de *SLC* version radio. D'abord, des nouveaux modes d'adresse : « Les animateurs de "Salut les Copains", qui n'ont plus leurs 19 ans depuis longtemps, sont à tu et à toi avec leur jeune clientèle. Pas un tutoiement condescendant... Non, d'égal à égal, en complices, en initiés, en "copains"<sup>23</sup> ». *NGF* recourt parfois aux vedettes elles-mêmes pour reprendre à leur compte, à l'aide d'une stratégie de procuracy énonciative, la dénonciation de cette aseptisation du sens par la catachrèse commerciale. Par exemple, titillée par le journaliste, la vedette yéyé Lucky Blondo s'insurge : « Les copains ? Ça me fait rire. Avant, le mot voulait dire quelque chose. [...] Le mot "copain", je n'ose plus le prononcer, à cause de ce qu'il est devenu. C'est aujourd'hui un cri de ralliement<sup>24</sup>. »

L'idée que la « presse jeune » se livre à une « flatterie hypocrite », à un « paternalisme protecteur<sup>25</sup> » est récurrente dans les articles qui dénoncent l'entreprise idéologique des grands médias aux mains de grands propriétaires, tandis que *NGF* entend « respecter ceux et celles qui le lisent, ne pas les traiter en gosses incapables de penser, de juger, de se former une opinion, sans assez de cervelle pour qu'on leur parle de certaines questions » – et de fait, *NGF* offre bien aux jeunes un point de vue informé et critique sur le monde, en marge comme au cœur des articles consacrés aux idoles. Le tutoiement et le parler copain de *SLC* est un mensonge doublé d'une usurpation, car « c'est dans le mouvement de la jeunesse communiste que depuis toujours on emploie ce langage de la camaraderie, qu'on est "copains et copines", mais sans hypocrisie, et qu'on se tutoie, mais sans affectation. On a détourné ce qui nous appartenait<sup>26</sup> ». Que *NGF* pille la formule *SLC*, c'est de bonne guerre (Ill. 4).

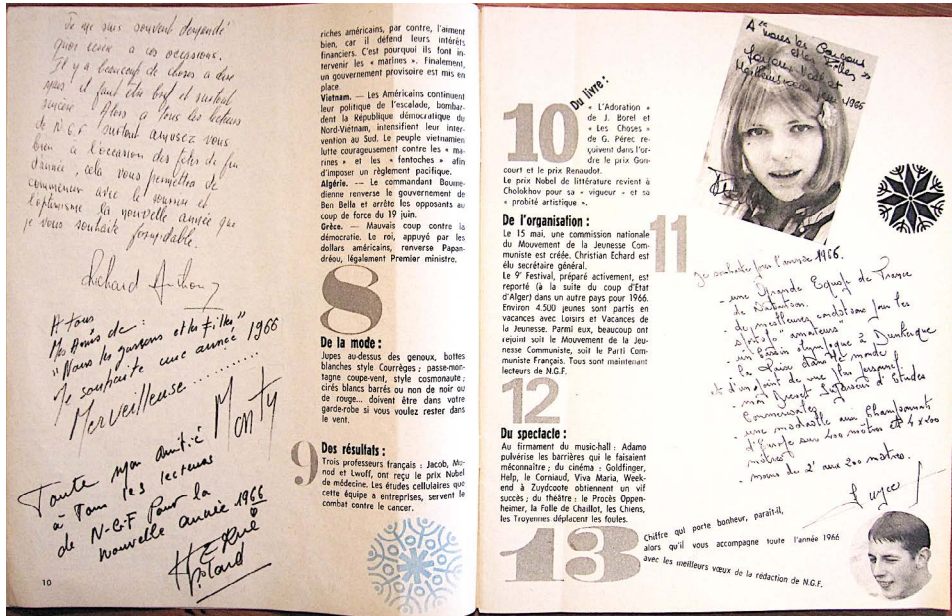
Le MJCF doit donc se réapproprier le lexique qu'on lui a dérobé, le resignifier pour démasquer l'entreprise idéologique qui se niche dans les dispositifs interlocutifs du pouvoir. Si dans les années 1960, la jeunesse se retrouve différemment dans le terme, il faut lui en rappeler l'étymologie solidaire et tirer sa signification vers l'idée de camaraderie. Contre l'appropriation bourgeoise d'un signifiant populaire, cet infâme braconnage dominant en terres communistes, il faut entreprendre une lutte de classe sémantique – ce que fait

23. Robert Lechêne, « Pour une jeunesse plus jeune, plus sensible, qui aime twister mais qui a ses soucis », *L'HD*, n° 765, 21 avril 1963.

24. Claude Angeli, « Lucky Blondo m'a dit », *NGF*, n° 7, décembre 1963.

25. Roland Leroy, « La jeunesse aujourd'hui », *Cahiers du Communisme* (CdC), n° 12, décembre 1966.

26. Robert Lechêne, « À propos de politique », *NGF*, n° 5, octobre 1963.



### III. 4. Le parler copain des vedettes.

Les yéyés France Gall, Richard Anthony, Hervé Vilard, Monty souhaitent une bonne année 1966 à NGF (n° 32, janvier 1966).

Christian Échard, dans son discours au IV<sup>e</sup> Congrès national de l'Union des jeunes communistes de France (UJCF), début juin 1964 :

Salut les copains, c'est depuis longtemps l'expression usuelle, favorite, des jeunes communistes dans leurs cercles et foyers, mais aussi à l'adresse de la jeunesse. Les copains ! Sans doute la signification et le contenu que donne la jeunesse aujourd'hui à cette expression est-il plus significatif qu'hier, plus expressif encore, de l'importance des traits communs à toute la jeune génération. On est copain, entre ouvriers, paysans, lycéens ou étudiants, on est copain dans le même orchestre, la même équipe sportive, etc. Mais copain avec un métier, copain avec des chances égales pour entrer au lycée, à l'université, copains sur les stades et pas à la guerre, copains avec les travailleurs et pas avec Pompidou. Voilà comment nous voulons être copains<sup>27</sup>.

Il n'existe pas de copinerie universelle, pas de copinage transclasse, pas de copain sans partage du pain. Il va falloir le rappeler à cette jeunesse, en s'adressant directement à elle, en instaurant un nouveau type de dialogue.

27. Christian Échard, « Jeunes, nous sommes 10 millions... », discours au IV<sup>e</sup> Congrès national de l'UJCF, 5-7 juin 1964, AD93, FRL, 263 J 23.

Et pourtant, dans la première moitié des années 1960 essentiellement (avec des rejeux dans les années 1970), la presse JC se calque souvent sur le parler jeune. Les cadres se réclament souvent de Khrouchtchev lui-même, qui avait exhorté les jeunesses communistes à adopter un « langage vivant et imagé » et une « forme variée » dans les journaux. La direction multiplie en effet les injonctions à l’informalisation du langage et des différentes formes de communication. On dissémine quelques mots ou expressions « jeunes » au milieu d’articles saturés de conventions rhétoriques militantes, comme auparavant certains romans réalistes socialistes qui plaçaient des « mots populistes » et des « tours négligés [...] au milieu d’une syntaxe purement littéraire<sup>28</sup> ».

## La mise en scène du dialogue : le courrier des lecteurs

La sollicitation de la parole populaire dans les journaux communistes n’est pas une invention de l’après-guerre ; comme les autres emprunts aux techniques marchandes de la presse, elle remonte au XIX<sup>e</sup> siècle. Lénine lui-même avait appelé la presse bolchévique à l’entretien d’une correspondance avec ses lecteurs : « Il faut que le plus grand nombre possible de militants du parti corresponde avec nous, je dis bien corresponde, *dans le sens habituel et non littéraire du mot.* » C’est ce qui donnera la figure du « rabcor<sup>29</sup> », le correspondant ouvrier d’élite, qui permet au journal communiste d’avoir accès à des sources d’information censément non filtrées, directement issues du monde du travail. Cette authenticité de l’information venue d’en bas incarnait une légitimité alternative à celle du journaliste, que celui-ci tirait de son statut (militant, intellectuel) et de son orthodoxie. Le recours au rabcor permettait d’une certaine façon d’exercer une pression populiste sur la rédaction professionnelle.

Dans *L’Humanité*, le réseau des correspondants-ouvriers est créé en octobre 1924, sur le modèle soviétique, avec une rubrique dédiée. Celle-ci tend à régresser du fait de la répression politique et disparaît de la maquette au cours du Front populaire. La diffusion prend le dessus, avec le développement des Comités de défense de *L’Humanité* (CDH) créés en 1929 et mobilisés pour soutenir le gouvernement Blum, alors que les effectifs du PCF explosent. La figure du correspondant est de nouveau mobilisée pendant notre période. Dans un rapport au Bureau national présenté à l’occasion du comité national

28. Roland Barthes, *Le degré zéro de l’écriture*, Paris, Seuil, 1972 [1956], p. 56.

29. Alexandre Courban, « Une autre façon d’être lecteur de *L’Humanité* durant l’entre-deux-guerres : “rabcors” et “CDH” au service du quotidien », *Le Temps des médias*, n° 7, 2006, p. 205-211.

de l'UJCF des 17-18 juin 1961, Henri Martin, alors secrétaire général adjoint de l'union, veut la ressusciter dans le cadre de la presse jeune. Mais en guise de rubrique rabcor, *NGF* aura un courrier des lecteurs. À l'évidence, la lettre d'un amateur de yéyés demandant – les exemples abondent – à un organe rouge moins de politique et plus de reportages sur ses idoles, ne relève pas de la « correspondance ouvrière ». Pourtant, « l'actant » rabcor, la fonction structurale, si l'on veut, de la parole d'en bas et de son contre-capital symbolique, elle, ne disparaît pas complètement. On est simplement passé du quotidien des luttes ouvrières à celui des loisirs jeunes. Ainsi, les rubriques dédiées au courrier des lecteurs se multiplient-elles dans le dispositif de presse jeune communiste à partir de la seconde moitié des années 1950. Mais c'est avec *NGF* qu'une rubrique régulière et de plusieurs pages est assurée, où s'expriment toutes sortes de propos. Indice, peut-être, de l'attractivité de la nouvelle formule auprès d'un lectorat différent, signe aussi d'une nouvelle instrumentalisation de sa fonction, au prix de nombreux faux.

Le courrier des lecteurs, autant qu'une mise en scène du dialogue entre le lectorat et la rédaction (et au-delà l'appareil), est un outil de cette pression populiste sur les militants<sup>30</sup>. Tout le dilemme du MJCF tient au fait qu'il doit, dans ces échanges plus ou moins orchestrés, tenir un discours suffisamment rassembleur et cohérent pour ménager à la fois des nouveaux lecteurs non (encore) politisés et les militants aguerris. Pour schématiser, à ceux qui, aguichés par la photographie d'une vedette qu'ils vénèrent, ont acheté *NGF* en kiosque, il doit expliquer ce qu'est cet objet hybride qu'ils ont entre les mains et pourquoi on leur parle autant de politique alors que la couverture leur annonçait autre chose. Car il ne faudrait pas que cette adaptation à l'esprit du temps offre suffisamment de liberté à ces lecteurs pour qu'ils puissent y plonger sans être le moins du monde influencés par le reste du contenu. Inversement, aux militants qui diffusaient auparavant *L'Avant-garde*, *Filles de France* ou *L'Avant-garde rurale* et qui veulent un journal de combat cohérent, œuvrant à la fin de l'oppression économique et à l'aliénation culturelle, il doit expliquer que ce combat ne peut passer que par la nouvelle ligne et donc leur faire avaler la pilule d'une culture de masse qu'on leur a pourtant appris à mépriser quelques années plus tôt. Cette démultiplication d'une énonciation déjà double (voire triple, car tout rédacteur se sait lu par ses supérieurs) structure l'ethos discursif de *NGF*.

30. Dans les années 1940-1950, le réalisme socialiste jouait un rôle similaire vis-à-vis des artistes et des intellectuels, auxquels il « donnait une leçon d'humilité » (Irwin M. Wall, *French Communism in the Era of Stalin. The Quest for Unity and Integration, 1945-1962*, Westport/Londres, Greenwood Press, 1983, p. 129).

Dans le magazine, les lettres sont destinées à la rédaction, mais leur sélection et leur publication renversent le sens de l'adresse : elles doivent instruire les jeunes militants sur une jeunesse qu'ils ne connaissent pas assez, délégitimer « empiriquement » les discours trop « sectaires », qui ne prennent pas en compte la réalité. Par la publication des lettres, on simule un débat au sein des colonnes du journal (car il n'affecte en rien, ou presque, les choix politiques de la direction du mouvement) et la scénarisation par procuration du dialogue : par la voix des lettres sélectionnées ou forgées, ce sont les autorités du mouvement qui s'adressent aux lecteurs, c'est la ligne « de masse » (par opposition à l'« avant-gardiste ») elle-même qui est indirectement affirmée. On convoque la voix du jeune non politisé, qui défend la ligne officielle sans le savoir, éducateur ignorant qui s'ignore.

Mais il faut maintenir les apparences. La rédaction affirme qu'elle lit et s'inspire de ce courrier pour déterminer le contenu et la forme du magazine. C'est ce que fait Robert Lechêne dès le second numéro<sup>31</sup>, ou dans son dernier édito un an et demi plus tard : « NGF, c'est vous qui le faites », car le journal « s'est modelé et constamment remodelé sur votre courrier, sur vos appréciations en bien et en mal<sup>32</sup> ». Il présente ainsi le journal des JC – et par conséquent, dans certaines limites, l'ensemble de leur mouvement – comme un lieu à la fois transparent et perméable, c'est-à-dire à l'écoute de toute critique. En même temps, il n'est pas totalement erroné de considérer qu'avec la ligne yéyé, le MJCF a effectivement pris en compte certaines aspirations des jeunes des années 1960, de la même manière qu'en revenant à plus de politique à partir de 1966 et à *LAG* en 1969, il fait de même avec le bord opposé, orthopraxe. Le courrier des lecteurs a pu jouer un rôle dans ces évolutions, ne serait-ce qu'en reconnaissant la voix de cette jeunesse-là.

Publiquement, le MJCF se félicite donc de cette prise de parole. Le grand nombre de lettres reçues (25 000 par an d'après les discours officiels et publics<sup>33</sup>) et le contentement des lecteurs sont salués dans un article de *NJ* : la « quasi-totalité des lecteurs qui nous écrivent exprime sa satisfaction », par des lettres qui de surcroît sont « argumentées, réfléchies ». En filigrane : écrites soit par des jeunes qui ne correspondent pas au stéréotype associé par certains militants à la culture de masse, soit par des militants qui reconnaissent la légitimité de la nouvelle ligne. Ce phénomène suscite parfois l'enthousiasme de la direction, qui imagine en octobre 1964 pouvoir créer de

31. Robert Lechêne, « Parlons franc », *NGF*, n° 2, juin 1963.

32. Robert Lechêne, « On se quitte les amis », *NGF*, n° 18, octobre 1964.

33. Christian Échard « Parlons de NGF », été 1965, AD93, FRL, boîte « NGF », non cotée.



nombreux cercles « sur la base du courrier » reçu<sup>34</sup> : le succès de l'imitation des recettes commerciales est tel qu'il pourrait transformer les fondements de la gouvernementalité militante. Et si certains ont un doute sur sa véracité, l'article rappelle que les lettres sont authentifiées par la publication des noms et adresses complètes des destinataires. C'est « ailleurs » qu'il est « généralement “fabriqué” », affirme un cadre<sup>35</sup> – geste de stigmatisation de l'adversaire, qui résonne presque comme un aveu.

Le courrier des lecteurs joue un rôle important, qui permet à la rédaction de mieux connaître les aspirations des jeunes en matière de presse et leurs réactions à l'offre communiste, outil du travail de veille que les communistes développent à cette époque, à l'aide de sondages, de questionnaires, de lectures sur la jeunesse. C'est souvent dans le cadre des éditos de *NGF* que la rédaction met en scène le dialogue avec son lectorat fragmenté. Dès le deuxième numéro de *NGF*, Robert Lechêne répond aux lettres « critiques, très critiques » reçues en réaction au premier et dont la rédaction a aussitôt tenu compte, en incluant, comme il le souligne, de nouvelles rubriques (paroles de chanson, une nouvelle littéraire, plus d'illustrations). D'autres trouvent *NGF* « un peu léger, pas assez sérieux. Ils attendent un journal “de combat” ». Comme ils ont déjà réfléchi et lu sur ces questions, nous leur rappellerons seulement ce conseil de Lénine : “Un pas en avant, et pas davantage<sup>36</sup>...” » Le journaliste fait ici référence à une formule célèbre du révolutionnaire, selon laquelle le parti était certes l'avant-garde de la classe ouvrière, lui indiquant la voie et l'entraînant dans l'action, mais tout en restant proche d'elle, au courant de ses préoccupations et représentations. C'est un topos de la rhétorique des dirigeants aînés à destination des jeunes militants : il ne faut pas sombrer dans « l'aventurisme » ou les analyses qui ne concernent pas leur sort, ou qui sont trop jargonantes, hors de leur portée, trop en avance sur l'état de leur conscience politique.

La réponse fournie révèle ainsi certaines caractéristiques du traitement de la critique, des formes de l'interlocution communistes : le rédacteur en chef se contente d'une référence d'autorité orthodoxe (contre la dénonciation peu clairvoyante de l'illégitimité de la ligne *NGF*) pour condamner l'élitisme des militants chevronnés, partisans d'une ligne strictement politique. Les angles du procédé sont arrondis : on flatte les novices en leur prêtant une solide culture communiste (ils ont « déjà réfléchi et lu sur ces questions », on ne fait que leur

34. Notes manuscrites « Réunion Bureau national UJCF », octobre 1964, AD93, FRL, 263 J 23.

35. André Gouillou, « *NGF* journal complet, quelques réflexions sur le courrier », art. cité.

36. Robert Lechêne, « Parlons franc », art. cité.

« rappeler » la citation de Lénine), tout en les ramenant sur le droit chemin, par l'évocation d'une figure intimidante et en partant du principe qu'ils sont censés la connaître. La (fausse) concession d'une part, le rappel à l'ordre autoritaire de l'autre : la carotte et le bâton de la rhétorique communiste.

La citation d'une grande figure du mouvement communiste est un procédé récurrent dans les éditos s'adressant aux jeunes militants frustrés par la ligne *NGF*. En septembre 1964, suite à la mort de Maurice Thorez, l'un d'eux se plaint dans une lettre de ce que le grand leader du PCF n'a eu droit qu'à une seule page d'hommage et demande également que l'on publie dans *NGF* des extraits de son autobiographie, ou encore de l'œuvre de Marx. Claude Lecomte retourne alors Thorez contre l'expéditeur, pour derechef justifier la stratégie de l'heure :

[Le] meilleur moyen de rendre hommage à Maurice Thorez était de nous inspirer de ce qu'il nous a constamment enseigné en nous appelant à « organiser, non pas une petite élite, plus ou moins communiste, mais les larges masses de la jeunesse française, dans ses différentes couches : ouvriers, paysans, étudiants, jeunes gens et jeunes filles »<sup>37</sup>.

Les éditoriaux ne s'adressent pas qu'aux militants. Dans celui déjà cité de Robert Lechêne, l'emploi de la troisième personne (« ils », « certains lecteurs », plutôt que le « vous » qui vient par la suite pour s'adresser aux autres jeunes), ainsi que le futur (« nous leur rappellerons... ») permettent d'emblée de séparer la réponse aux critiques politiques de celle faite aux critiques juvéniles, de faire comme s'il s'agissait d'un aparté de moindre importance. Malgré l'éveil différé de leur conscience, les jeunes non-membres du mouvement doivent être traités en égaux. Lechêne s'adresse donc ensuite à ces autres lecteurs qui « attendaient une nouvelle mouture de ces innombrables publications qui pratiquent le culte de la vedette parce que, prétendent-ils, "c'est tout ce qui nous intéresse" ». À cette autoflagellation inconsciente, il rétorque, passant à l'interpellation directe :

Allons donc ! Vous vous calomniez. Sincèrement, vous n'êtes pas comme ça. Vous avez la curiosité de toutes les choses, comme les autres. Vous avez des soucis, comme les copains. Permettez-nous de vous en parler. Si nous ne le faisons pas, cela voudrait dire que nous vous traitons en gamins. Permettez-nous de vous respecter<sup>38</sup>.

37. Claude Lecomte, « Un dimanche de juillet... », *NGF*, n° 17, septembre 1964.

38. Robert Lechêne, « Parlons franc », art. cité.

Ce passage est révélateur du *double bind* dans lequel Lechêne se trouve empêtré. Militant communiste de 35 ans et journaliste professionnel depuis une quinzaine d'années, pour à la fois s'adresser à des adolescents indifférents à la politique et convaincre des militants déçus par la nouvelle silhouette de leur journal, il est contraint de recourir à cette double énonciation et à un « ethos hybride<sup>39</sup> », qui est en l'occurrence également clivé, fragmenté. Si ces premiers jeunes ont été attirés par la couverture et l'article consacrés à Jean-Paul Belmondo ou le poster central figurant Françoise Hardy et Claude Nougaro, on ne saurait pour autant réduire l'ensemble de leur personnalité à cette expression partielle de leurs intérêts et préoccupations : une fausse conscience leur fait croire en leur fausse conscience, qui est en réalité une fausse fausse conscience. Considérer que la fascination pour les yéyés est un signe d'aliénation, c'est sombrer soi-même dans l'illusion : la leçon vaut autant pour les sujets que pour ceux qui doivent les persuader d'adhérer. Pour renverser la formule de Lénine, ces jeunes sont un pas en arrière de leur vraie conscience, mais – que les militants se détrompent – « pas davantage ».

Dans *NGF*, la rédaction se force à de constants exercices d'équilibrisme de ce type : lorsqu'elle s'adresse à un lecteur qui semble tenté par l'adhésion totale au spectacle, c'est pour lui rappeler qu'il ne l'est pas, lui faire croire qu'on lui parle comme s'il ne l'était pas pour l'amener à ne plus l'être ; lorsqu'elle semble s'adresser à l'un des deux lectorats, elle est en fait en train de parler simultanément au second, et vice-versa. La dénonciation de la condescendance des concurrents passe par une ventriloquie tout aussi paternaliste, mais qui, mimétisme agonistique oblige, se présente comme son contraire et qui, complaisante, demande la permission de s'adresser ainsi à ses lecteurs. On le voit, dès les débuts de *NGF*, lorsqu'elle interpelle ses lecteurs, la rédaction recourt à cette rhétorique fracturée pour tenter de convaincre tous les bords, à défaut de les contenter. On oscille donc entre plusieurs registres argumentatifs : la citation « autoritaire » mais enrubannée de Lénine pour les uns, la contradiction plus ou moins douce des propos tenus par les autres. Aux uns, le rappel de l'existence d'une jeunesse différente, mais disposée à rejoindre le combat communiste ; aux autres, une mise en garde : à trop s'adonner aux seuls loisirs, on ignore une part de son identité et de son statut sociaux. Le parti est là pour indiquer aux deux la voie à suivre, qui doit les faire converger.

Après la Seconde Guerre mondiale, la JC est fondamentalement travaillée par la question de son rapport à la culture jeune. Pendant la première décennie

39. Dominique Maingueneau, *Analyser les textes de communication*, Paris, Armand Colin, 2007, p. 73-74.

d'après-guerre, le stalinisme culturel et les tensions géopolitiques internationales avaient fixé son agenda culturel : dans la continuité du programme des années 1930, la JC valorisait une jeunesse ouvrière contre la décadence bourgeoise, défendait la culture française contre la menace impérialiste et se réjouissait des réalisations présentes et futures du communisme. La conjoncture inaugurée au milieu des années 1950 modifie la donne : outre le rôle joué par les reconfigurations du champ politique national et international, elle doit prendre en compte ce phénomène inédit que constitue l'irruption dans l'espace public d'une culture jeune nourrie par des industries culturelles et médiatiques en plein essor, et l'intégrer à l'ensemble de sa propagande à destination de la jeunesse (Ill. 5). La stratégie hybride adoptée débouche sur un double un échec, vis-à-vis des masses apolitiques comme des militants.

D'un côté, le discours paternaliste sur la jeunesse, l'offre encadrée de loisirs, la défense d'une politique d'équipements ne semble pas rencontrer les besoins subjectifs d'une jeunesse qui affirme une aspiration à une forme d'autonomie culturelle – vis-à-vis des « croûlants », des institutions, de tout ce qui n'est pas « copain ». La malléabilité des nouveaux médias offre de ce point de vue une réponse plus efficace que celle d'un mouvement politique : « racleurs », eux n'ont pas vraiment à rattacher les discours qu'ils adressent à la jeunesse à quoi que ce soit allant à l'encontre de son bon plaisir.

De l'autre, le vademécum propagandiste proposé aux militants leur impose de renier un ethos pourtant conforme aux idéaux et à la mythologie rouges : les contre-conduites orthopraxes se multiplient, résistant à ces injonctions hétérodoxes. Tout se passe comme si le PCF estimait que les jeunes militants pouvaient dissocier les moyens des fins, continuer à suivre les règles de la gouvernementalité communiste classique quelles qu'en soient les médiations, persévérer dans l'ardeur propagandiste sans y croire et malgré les échecs rencontrés sur le terrain. Car dans son engagement même, cette jeunesse s'autonomise elle aussi, et d'autant plus dans les années 1960 : chez les jeunes les plus politisés ou scolarisés, la remise de soi ne va plus de soi.

Dans ces conditions, la ligne *NGF* échoue. Le MJCF et le PCF optent dans la seconde moitié des années 1960 pour le retour à une ligne politique, consacrant la montée en puissance, voire l'hégémonie d'une jeunesse plus diplômée au sein de la JC<sup>40</sup>. Les campagnes autour du Vietnam, d'Angela

40. Sur cette question complexe, voir Mathieu Dubois, *Génération politique. Les années 68 dans les jeunesse des partis politiques en France et en RFA*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2014, p. 8-12, 289-294 ; Guillaume Roubaud-Quashie, *Les jeunes communistes en France (1944-fin des années 1970). Les mutations d'une expérience politique en milieux juvéniles et populaires*, thèse d'histoire sous la direction de Michel Pigenet, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2020, p. 460-463.



Ill. 5. Une affiche pour un tournoi de football à Reims en juin 1963 « sous le patronage de *NGF* ».

Le mensuel est bien sûr présent dans toutes les manifestations culturelles organisées par les unions du MJCF (ou auxquelles il est associé) : cérémonies (remise des cartes, vins d'honneur...), galas et fêtes (du quartier à celle de L'Humanité, via celles de la JC), concours artistiques et compétitions sportives, crochet des « Relais de la chanson française. Sur ce crochet, voir Jedediah Sklower, « Le dispositif musical du Mouvement de la jeunesse communiste de France (1956-1968) : prescription culturelle et gouvernementalité militante », *Territoires contemporains*, n° 11, 2019, en ligne : <http://tristan.u-bourgogne.fr/CGC/publications/prescription-culturelle-question/Jedediah-Sklower.html> (AD93, Fonds MJCF, 133 FI 1963-1985).

Jedediah Sklower, « Une propagande dialogique ? La presse jeune communiste et la culture jeune dans les années 1960 », *S. & R.*, n° 56, automne 2023, p. 273-294.



Davis ou du Chili remobilisent des militants avides d'engagements significatifs. La nouvelle critique de l'aliénation culturelle remplace la transigeance, s'épargnant les étranges emprunts antérieurs. Ce discours n'est néanmoins pas un retour à la lutte frontale contre la culture de masse : la JC continue à intégrer la culture de masse dans son dispositif culturel et s'acclimatera dans les années 1970 plus franchement à d'autres facettes de la culture jeune, dont le rock ou certaines facettes de la contre-culture<sup>41</sup>.

41. Pour approfondir, voir Jedediah Sklower, *Le gouvernement des sens...*, thèse citée, p. 507-588 ; Jean-Philippe Pénasse, « Mick Jagger et les camarades », *Rue Descartes*, n° 60, 2008, p. 94-105.

Jedediah Sklower, « Une propagande dialogique ? La presse jeune communiste et la culture jeune dans les années 1960 », *S. & R.*, n° 56, automne 2023, p. 273-294.